

Le rouge aux lèvres

Rouge Gueule d'Étienne LePage. Mise en scène de Claude Poissant; production du PàP; à l'Espace Go, du 20 octobre au 14 novembre 2009

Hervé Guay

Numéro 231, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61862ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guay, H. (2010). Compte rendu de [Le rouge aux lèvres / *Rouge Gueule* d'Étienne LePage. Mise en scène de Claude Poissant; production du PàP; à l'Espace Go, du 20 octobre au 14 novembre 2009]. *Spirale*, (231), 60-61.

montrent ce que nous devons ressentir, et ils nous apprennent à éprouver ce que nous éprouvons ». Ce sont des « créations collectives », sociales, impliquant un « groupe qui cherche ses gestes plutôt que ses mots ». Cela ne signifie pas qu'il y ait unanimité au sein du groupe. Sur sa propre spirale, chacun suit son parcours.

Lapointe, à titre de directeur artistique d'une compagnie de théâtre, s'impose un projet de société : rien de moins que programmer, comme l'exprime Sylvio Arriola, des « attentats culturels ». Car « l'art, s'il existe encore, ne peut être que de la contre-culture ». Et pour l'auteur de *Limbes*, « objet de terreur », la création

d'un art véritable ne peut être confortable. « Embrasser le vertige devient l'unique façon de jouer. » †

1. Toutes les citations entre guillemets, sauf lorsque indiqué, sont tirées du *Souffleur*.

Le rouge aux lèvres



PAR HERVÉ GUAY

ROUGE GUEULE d'Étienne Lepage

Mise en scène de Claude Poissant ; production du PàP ; à l'Espace Go, du 20 octobre au 14 novembre 2009.

Comment s'adresser aux autres aujourd'hui ? Comment se faire entendre à une époque où plus personne ne sait écouter à moins d'avoir des écouteurs sur les oreilles ? C'est à cette question que paraît vouloir répondre Étienne Lepage avec *Rouge Gueule*, présenté à l'Espace Go, dans une mise en scène de Claude Poissant. Et sa réponse, si l'on en croit les personnages proposés par le jeune auteur, c'est qu'il est pratiquement nécessaire de discourir le rouge aux lèvres, c'est-à-dire en écumant de colère ou de cynisme, l'autre option consistant à jeter ses fantasmes tout crus à la face d'autrui.

Ces comportements extrêmes s'éclairent quand on sait que *Rouge Gueule* constitue une rare incursion de la dramaturgie québécoise dans le théâtre « *in-yer-face* », mouvement dramatique auquel sont associés Sarah Kane, Mark Ravenhill et Martin Crimp, et ayant connu son apogée dans les années 1990 en Grande-Bretagne. De ce côté-ci de l'Atlantique, le travail de Lepage est à ranger en cela aux côtés du *King Dave* d'Alexandre Goyette, peut-être. En plus déconstruit toutefois,

car la pièce de Lepage n'en est pas une. C'est plutôt une série de sketches, de vignettes, des monologues pour la plupart, rassemblés davantage en raison des liens atmosphériques qui les unissent que par une intrigue commune à ces silhouettes entraperçues. On pourrait d'ailleurs imaginer ces scènes jouées dans un autre ordre que celui dans lequel elles ont été présentées à Montréal.

Des inconnus s'y vautrent dans la violence ou dans cette forme de violence dépassionnée qu'est le cynisme. Ils affichent ainsi le désespoir qui s'est insinué en eux. Mais ils manifestent de même l'infini désir qu'ils ont d'être entendus, reconnus, compris par leurs semblables — malheureusement devenus aussi insensibles qu'eux. Seule subsiste dès lors la possibilité de choquer, de faire mal, de hurler à l'autre son mal-être, histoire de socialiser un tant soit peu dans un monde individualisé à l'extrême.

ZONES INTERDITES

Incidemment, *Rouge Gueule* s'ouvre et se ferme sur une terrible scène de

ménage ordinaire. De celles, disgracieuses, qui s'offrent de plus en plus à la vue et à l'ouïe de nos jours, qu'on les surprenne au sortir de l'ascenseur d'un grand immeuble d'habitation ou par cellulaire interposé. D'ailleurs, s'ils exploitent divers registres et baignent dans une langue crue, les tableaux de Lepage donnent tous au spectateur l'impression de pénétrer dans des zones interdites, d'apprendre ce qui aurait dû rester caché, privé, intime, ce dont, semble-t-il, nous nous révélons de moins en moins capables. Effet pervers de l'envahissement par le spectacle de toutes les sphères de nos vies ? C'en est en tout cas un symptôme inquiétant.

Que nous montrent les nouveaux monstres inventés par Étienne Lepage ? Les sévices physiques dont une femme abandonnée menace son « ex » ; l'incapacité d'un jeune homme de composer avec la laideur des autres ; la sodomie, le viol et autres fantasmes sexuels auxquels rêvent certains ; la vantardise que manife-
ste une jeune femme après avoir perpétré une agression totalement gratuite ; les confessions sexuelles et les jeux cruels

auxquels s'adonnent adolescentes et hommes d'affaires ; la séduction d'un garçon de l'âge de son fils par une femme d'âge mur, sans oublier les blagues mal-saines, les frustrations intempestives ou encore l'envie de tout faire sauter qui tiraillent les uns et les autres.

Cependant, derrière les propos parfois orduriers, souvent uniment désabusés, derrière la trivialité des situations et un humour, à certains égards, trop présent, se profile une méditation sur un monde voué à une déshumanisation accélérée. Citons simplement quelques vers de « Pep Talk », tableau doté d'un titre en anglais comme tous ceux de *Rouge Gueule*. Un dénommé Bamoko rend justement compte de cette déshumanisation dans un monologue qui n'est adressé à aucun autre destinataire visible que le public : « *T'es pas d'accord ? / Ben y a personne qui te demande ton avis / Y a tu quelqu'un qui te demande ton avis ? / Est-ce que je t'ai demandé ton avis ? / Je t'ai pas demandé ton avis / Tu penses-tu qu'y a quelqu'un qui s'intéresse à ton avis / Non / Personne s'intéresse à ton avis / Personne s'intéresse à toi / sauf ta mère / pis même encore là / c'est en deuxième après ses infections* » (*Rouge Gueule*, Dramaturges Éditeur, 2009).

L'ÉLÉGANCE AU LIEU DE L'EXCÈS

Grâce aux remarques qui précèdent, quiconque peut aisément imaginer ce qui serait arrivé à ce texte dramatique s'il était tombé entre de « mauvaises mains ». Le « hasard » a voulu que Claude Poissant le mette en scène. Au lieu de souligner la dimension abrasive de la langue et des situations, ce dernier a mis en relief tant leur exemplarité que leur banalité. Qui plus est, le metteur en scène a ancré cette parole anguleuse dans une certaine élégance formelle. Le travail sur le rythme et la diction, notamment, est digne de la précision avec laquelle les acteurs américains interprètent les pièces de David Mamet.

Poissant a aussi choisi de faire évoluer ces êtres éperdus dans un espace semi-public : vaste intérieur d'immeuble créé par le scénographe Guillaume Lord. Le lieu sert de chambre d'échos, tant à ces logorrhées presque pathologiques qu'aux confessions impudiques et

autres jeux plus du tout interdits orchestrés par l'auteur. Ainsi répercuté, c'est moins le caractère sordide du discours qui frappe que la solitude terrible de ceux et celles qui l'émettent ainsi que la relative inconscience qui enveloppe leurs dires, incapables que sont ces individus de se distancier de leurs sentiments. Et, inversement, quand ils y parviennent, ils deviennent tout à fait inhumains.

Mais surtout, Poissant sait éviter l'écueil de l'excès. Il trouve la justesse de ces êtres désaxés. Il fait deviner la candeur sous l'audace, le désespoir sous l'outrance, sans quoi ce *Rouge Gueule* n'aurait été qu'éruccations limpides et débri-dées, provocations dénuées de poésie. Le tableau le plus éloquent à ce chapitre est celui où, en déshabillé rose, M^{me} Leblanc (Annette Garant, très classe) fait quelques pas de danse avec le jeune Francis (Jonathan Morier, à qui l'on don-

nerait le bon dieu sans confession). Baignant dans une lumière irréaliste, ce frôlement d'épidermes se déroule loin de toute allusion libidineuse, dans un *glamour* onirique, syncrétisme des contradictions inhérentes aux sociétés postmodernes. On distingue en outre dans cette distribution choisie Michel Bérubé et Alexandrine Agostini. Le premier distille avec finesse la perversité d'un cadre dynamique, tandis que la seconde livre avec fracas, grâce à une diction irréprochable, la crise monumentale sur laquelle se termine ce premier texte d'Étienne Lepage. Il s'agit là d'un portrait dérangeant de la société actuelle auquel Claude Poissant a su donner l'ampleur voulue, sans en remettre, en s'entourant une fois de plus d'acteurs solides. Qui d'autre que lui, du reste, pouvait mettre au jour les subtilités de ce direct à la figure, nappé çà et là d'humour méchant ?

⊥

